**Dissertation n° 1 - Rousseau**

**Structure argumentative et recherche d’exemples**

**[introduction]**

[**amorce**] Étudiant l’idéal d’autonomie qui fonde « l’esprit des Lumières », Tzvetan Todorov souligne que les philosophes du xviiie siècle, si attachés à l’indépendance de l’individu, n’ont pas pour autant méconnu la nature sociale de l’homme. [**citation**] Même le misanthrope Rousseau, nous rappelle-t-il, a affirmé avec force l’importance de la « vie commune » (l. 71) : « Notre plus douce existence est relative et collective, et notre vrai *moi* n’est pas tout entier en nous[[1]](#footnote-1). » [**analyse**] Dans cette phrase aux allures de maxime, Rousseau se penche sur l’homme comme être « relatif », c’est-à-dire vivant en société, en relation avec d’autres hommes. Or, une telle existence « collective » permettrait l’épanouissement de l’individu. En effet, écrit Rousseau dans la première proposition, elle est synonyme d’un bien-être superlatif : elle est « notre plus douce existence », en raison de la sécurité, de la tranquillité mais aussi de l’agrément que peut seul assurer le commerce[[2]](#footnote-2) entre les hommes. En outre, l’individu n’a pas d’existence absolue, comme le souligne la seconde proposition : selon Rousseau, notre identité personnelle – notre « vrai *moi* » – dépend partiellement d’autrui, des relations qui nous lient aux autres hommes. L’individu existerait en partie dans et par la communauté humaine dans laquelle il s’inscrit – pour son plus grand bien. De telles affirmations ne laissent cependant pas d’être paradoxales. En effet, cette existence « collective », fondée sur ce qu’il y a de commun entre les hommes, semble pouvoir remettre en cause la part irréductiblement singulière de l’identité personnelle. [**problématique**] Cette citation nous conduit ainsi à interroger le rôle de la « vie commune » dans l’existence et l’identité individuelles. Peut-on vraiment affirmer, comme le fait Rousseau, que l’existence collective permet l’épanouissement et l’accomplissement individuels ? Cette dimension éminemment positive ne dissimule-t-elle pas des dangers susceptibles de menacer le « vrai *moi* » ?[[3]](#footnote-3) [**rappel des œuvres**] Nous répondrons à ces questions à la lumière de deux tragédies qu’Eschyle composa au Ve siècle avant Jésus-Christ, *Les Sept contre Thèbes* et *Les Suppliantes*, du *Traité théologico-politique* publié par Spinoza en 1670 et du *Temps de l’innocence*, un roman d’Edith Wharton datant de 1920. [**annonce du plan**] Certes, ce corpus corrobore dans une large mesure la pensée de Rousseau, puisqu’il montre combien les relations humaines, l’appartenance à une communauté, sont constitutives de l’être individuel et permettent de bien vivre. Cependant, nos œuvres nous mettent également en garde : ces liens qui nous relient aux autres peuvent nous emprisonner, nous empêcher de développer et d’exprimer notre « vrai *moi* » – et ainsi causer notre malheur. Aussi conviendra-t-il de nous demander, dans un dernier temps de notre réflexion, à quelles conditions la « vie commune », horizon indépassable de l’humanité, peut jouer son rôle décisif et positif dans le déploiement de l’existence individuelle.

**[I. Thèse]**

Comme le souligne Jean-Jacques Rousseau, l’homme est un être social. L’individu a donc besoin de s’inscrire dans une communauté humaine pour déployer harmonieusement son existence et construire son identité personnelle.

**[I.1. La « douceur » de l’« existence collective »]**

L’homme trouve dans cette « existence relative et collective » une « douceur » que les trois œuvres de notre corpus évoquent.

**[I.2. Une existence individuelle nécessairement « relative »]**

En effet, dans cette « vie commune », les individus sont pris dans des réseaux de relations humaines.

**[I.3. La part du commun dans la constitution du « vrai *moi* »]**

Or ces relations multiples déterminent en partie notre « vrai *moi* ».

**[Transition]** L’existence « relative et collective » dont parle Rousseau apparaît donc bien dans nos œuvres comme une condition de possibilité de l’épanouissement et de la plénitude du *moi*. Les liens tissés avec autrui dans le cadre d’une vie commune pacifiée apparaissent ainsi comme constitutifs d’une identité individuelle qui n’est « pas tout entière en nous ». Il ne faudrait pourtant pas méconnaître les dangers inhérents à la vie sociale, dangers que nos œuvres mettent également en lumière.

**[II. Antithèse]**

Rousseau lui-même nous alerte sur le risque d’aliénation que la vie en société fait courir à l’individu.

**[II.1. Le risque de l’aliénation]**

Les caractères communs et les injonctions extérieures risquent de s’imposer au détriment des traits singuliers et de la liberté de jugement, pourtant essentiels à la constitution d’un « vrai *moi* ». L’individu devient ainsi étranger à lui-même[[4]](#footnote-4).

**[II.2. La menace de la disparition du *moi* dans le *nous*]**

Le « nous » collectif peut alors s’imposer au point de remettre en cause l’existence même du *moi*.

**[II.3. Une « plus dure existence »]**

C’en est alors fini de la « douceur » de cette existence relative, du moins pour les individus qui supportent difficilement de voir ainsi remise en cause la part proprement singulière de leur « vrai *moi* ».

[**Transition**] Les mises en garde de Rousseau apparaissent ainsi justifiées. La vie commune est susceptible de nous aliéner, de remettre en cause notre ipséité en niant les traits individuels qui constituent aussi – et surtout – notre « vrai *moi* ». On comprend dès lors que certains puissent vouloir échapper à cette existence « collective », comme Newland Archer dans *Le Temps de l’innocence* : « Ce que je veux, c’est partir avec vous pour un monde [...] où nous serons simplement deux êtres qui s’aiment, qui sont tout l’un pour l’autre, pour lesquels le monde ne compte pas » (29, p. 271). Mais ce désir d’autosuffisance n’est qu’un fantasme et une impasse, comme le rappelle Ellen : « Oh ! mon ami ! Où est-il ce pays ? Y êtes-vous jamais allé ? » (*ibid*.)

**[III. Synthèse]**

Cette réponse « amère » d’Ellen (*ibid*.) souligne que la socialité est bien l’horizon indépassable de la vie humaine. C’est donc dans le cadre d’une existence « collective et relative » que doit pouvoir se déployer harmonieusement, au sein même de notre *moi*, la dialectique complexe du singulier et du commune.

**[III.1. Le complexe jeu dialectique du singulier et du commun au sein du *moi*]**

Les œuvres de notre corpus rendent compte de cette dialectique en nous amenant à réfléchir à des cas complexes, ambigus.

**[III.2. Des modèles politiques et sociaux admettant la singularité des *moi*]**

La vie commune permettant la « plus douce existence » de l’individu est donc celle qui autorise ce dernier à déployer la part irréductiblement singulière de son *moi*.

**[III.3. S’appuyer sur le commun pour construire le singulier]**

Du reste, ce qui dans notre *moi* nous est extérieur est moins une limite qu’un support pour la part proprement singulière de cette identité personnelle. De même que « la solitude est encore une forme de [...] vie commune » (Todorov, l. 70-71), la singularité d’un individu est le corollaire de ce qui, en lui, est commun.

**[conclusion]**

[**synthèse**] Les œuvres de notre corpus mettent en lumière le rôle ambivalent de la vie commune dans l’épanouissement ontologique de l’individu. Elles soulignent, à l’instar de Jean-Jacques Rousseau, qu’une existence « relative et collective » est indispensable à l’individu pour espérer atteindre une forme de bonheur dans la plénitude de son identité personnelle. Pourtant, cette vie en société est également un danger pour notre « vrai *moi* », comme on le voit dans les cités antiques mises en scène par Eschyle, dans les États étudiées par Spinoza ou encore dans la communauté du vieux New York évoquée par Edith Wharton. Lorsque le commun l’emporte sur le singulier, lorsque notre *moi* est davantage en dehors de nous qu’« en nous », nous subissons une forme d’aliénation qui peut se révéler insupportable. Aussi est-il essentiel de déterminer comment le collectif peut accueillir le *moi* individuel sans le compromettre, ce que font nos auteurs en dépeignant des sociétés et des régimes politiques idéaux. Les plus modernes – Spinoza et Wharton – aspirent à une vie commune qui admette l’autonomie individuelle, une existence certes « relative » mais dans laquelle le *moi* de l’individu est moins relativisé qu’exalté. Tous trois nous montrent en tout cas, dans leur écriture même, que la part commune du « vrai *moi* » peut nourrir de façon déterminante sa part singulière. [**ouverture**] Cette dernière idée trouve un prolongement dans les analyses du sociologue Norbert Elias. S’efforçant d’envisager les rapports entre individu et société non en termes d’opposition mais de complémentarité et d’interdépendance, Elias écrit : « L’individu humain ne peut dire “je” qu’à la condition de pouvoir aussi dire ”nous” et parce qu’il le peut en même temps » (*La Société de cour*, 1933).

1. Cette citation est tirée de *Rousseau juge de Jean-Jacques* (deuxième dialogue). [↑](#footnote-ref-1)
2. *Commerce* : ici, « relations que l’on entretient dans la société ». [↑](#footnote-ref-2)
3. « L’introduction doit proposer une problématique pertinente qui ne paraphrase pas le sujet mais fait surgir des “problèmes”, des paradoxes, des contradictions, des questions » (rapport de jury). [↑](#footnote-ref-3)
4. C’est la définition psychologique du terme *aliénation*. [↑](#footnote-ref-4)